

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel,"

Paris, 10 mai 1903.

Nous l'avons reçu solennellement, Edouard VII, à la Comédie-Française et à l'Opéra. Pour faire son entrée dans la Maison de Molière, il était précédé par les huissiers de l'Elysée, accompagné par le Président, suivi par un grand domestique de sa livrée, aux cheveux poudrés. Ce valet de grand style le débarrassa de son pardessus, et il nous fut enfin donné de le contempler. Il a engraisé et il s'efforce de conserver une attitude royale. Mais son sourire est resté aimable et spirituel. Son habit est d'une coupe impeccable. D'ailleurs, un chambellan, dont le frac est orné de boutons de métal, m'affirme qu'Edouard VII est, plus que jamais, soucieux d'élégance. Il ne se déplace jamais sans une riche collection de vêtements sobres, mais irréprochables. Quand il s'habille, le matin, il faut lui présenter une cinquantaine d'épingles de cravates, parmi lesquelles il en choisit une, minutieusement. Même pour faire sa promenade quotidienne en tricycle, à l'intérieur de son parc, il revêt un costume spécial et d'une parfaite correction. Il ne faut pas qu'on puisse jamais surprendre une défaillance de goût dans la mise du Roi.

Toute l'élite de la France salue respectueusement Edouard VII, Roi de Grande-Bretagne, Empereur des Indes, qui se dirige, d'un pas noble et mesuré, vers l'ascenseur. Déjà il s'installe dans son avant-scène et il écoute "l'Autre Danger", de Maurice Donnay. Pour prouver qu'il est digne de sa réputation de "parisianisme", il se garde bien de donner le signal des applaudissements : il croirait faire injure à notre démocratie en lui fixant le moment de l'enthousiasme. Les spectateurs attendent que le monarque batte des mains, et le souverain ne veut pas manifester sa satisfaction avant le plus libre des peuples. C'est pourquoi les quatre actes sont joués devant une salle indifférente comme un public d'abonnés.

Le lendemain, à l'Opéra, tandis que Mlle Zambelli charmait l'élite de la France, par sa grâce légère et ses pas spirituels, Edouard VII se pencha vers Loubet, et, lui désignant une femme blonde qui se tenait bien droite dans son fauteuil : "Si mes yeux ne me trompent pas, dit-il, c'est Mme Liane de Pougy ?" Notre Président aurait peut-être rougi si le soleil d'Afrique n'avait donné à son visage une chaude nuance de cuivre. Il regarda la belle personne que lui montrait le Roi, son hôte, et il confessa : "C'est, en effet, Mme de Pougy, et je me demande comment elle se trouve au nombre de mes invités. Désirez-vous qu'on la prie de sortir ? — Point du tout, déclara Edouard VII. Je vous avoue, au contraire, qu'hier soir, à la Comédie-Française, j'ai été vivement contrarié en apprenant que Mme Otero avait dû quitter la salle. Il m'était pénible de penser que les Parisiens s'étaient crus obligés de manquer aux lois de la galanterie pour ne pas blesser mes principes bien connus d'austérité. — Mais, s'écria M. Loubet, que Votre Majesté se rassure ! Mme Otero n'a abandonné son fauteuil d'orchestre que pour se réfugier dans une baignoire."

Edouard VII poussa un soupir de soulagement : "Vos paroles dissipent mon inquiétude, déclara-t-il. En apercevant Mme de Pougy à l'Opéra, je me demandais pourquoi la Comédie-Française s'était montrée impitoyable envers Mme Otero. Je ne comprenais pas pourquoi vous traitiez avec indulgence les beautés nationales, et pourquoi vous usiez de sévérité envers les beautés étrangères. Cet incident me révélait une recrudescence de

l'esprit protectionniste, qui est, comme vous le savez, particulièrement odieux à mon peuple, et je regrettais d'en avoir été la cause. Considérez aussi que Mme Otero est Espagnole, que j'arrive du Portugal, et que, s'il faut en croire votre délicieux Courteline, les Portugais sont des espèces d'Espagnols. Vous sentez combien il m'aurait été pénible d'apprendre que, dans une soirée donnée en mon honneur, on eût fait injure à la sujette d'un souverain qui vient de me recevoir très aimablement. Grâce au ciel, il n'en est rien, et je peux écouter, sans redouter un conflit diplomatique, la musique de Reyer, de Massenet et de Saint-Saëns."

* * *

A ce moment, on frappa directement à la porte de l'avant-scène. C'était un délégué de l'agence officielle qui apportait le texte des toasts qu'Edouard VII et le Président avaient portés une heure auparavant, à la fin du dîner de l'Elysée. M. Loubet se tourna vers son hôte et dit : "L'Europe attend avec émoi les paroles que nous avons prononcées. Il ne faut pas que nos pensées et nos expressions soient le moins du monde dénaturées. Ne voulons-nous pas relire les textes qui vont être communiqués à l'univers ? — Ne croyez-vous pas, dit le Roi, que l'univers peut attendre ? Sommes-nous des critiques dramatiques et devons-nous corriger des épreuves d'imprimerie dans des loges de théâtre ? Qu'on résume nos toasts : nous les précisons demain. Je veux achever en paix cette belle journée. Le temps nous fut favorable, et j'ai éprouvé une vive joie à revoir, sous ce fin soleil de printemps, le champ de courses de Longchamp. J'ai été heureux de serrer les mains de mes amis du Jockey-Club. Les propriétaires d'écuries m'ont témoigné la plus touchante sollicitude : l'un d'eux a renoncé à faire courir des chevaux qui s'appelaient "Boer" et "Kruger". Bien plus : un pur sang nommé "John Bull" a gagné une épreuve ; j'ai vivement apprécié cette galanterie du hasard, et, comme votre piqueur m'avait annoncé cette victoire, — m'avait donné ce "tuyau", comme vous dites à Paris, — j'ai même touché la forte somme."

M. Loubet sourit et dit : "Je comprends votre gaieté ; j'avais, dans une autre course, risqué quelques billets sur un cheval nommé "Le Tsar", et vous savez qu'il n'a pas déçu mon espérance."

Pendant vingt-quatre heures, les rédactions des journaux ont été nerveuses. "Pourquoi ne communique-t-on pas à la presse les toasts de l'Elysée ? — C'est qu'une légèreté de langage doit être dissimulée au public. — Quel est le coupable ? Le Roi ou le Président ? — Ni l'un ni l'autre : c'est une histoire aussi ridicule que celle du prétendu attentat qui a troublé hier les habitants de Londres. — Pourtant, des gens bien informés affirment... — Qui sont ces gens bien informés ? — Ils désirent n'être pas nommés. Leur situation ne leur permet pas de se compromettre. — Ce sont des racontars stupides. — Mais pourtant, il faut être naïf pour croire que les toasts de l'Elysée ont été improvisés, comme le dit l'agence officielle. Quand des chefs d'Etat se trouvent en présence, ils ont bien soin de se communiquer à l'avance les paroles qu'ils s'adresseront. — Taisez-vous !"

* * *

Il est parti tandis que tombait la pluie et que le ciel prodigue, comme un parrain de campagne, jetait sur le sol des grêlons gros comme des dragées. L'orage avait éclaté fort à propos et les grondements de tonnerre semblaient de formidables salves d'artillerie en l'honneur d'Edouard VII. Déjà, au loin, la lanterne du fourgon d'arrière, pâlit et disparaît. M. Loubet permet à son visage de se détendre, et sa lassitude apparaît. Depuis plusieurs semaines, il a accompli une tâche épuisante ; il songe qu'il va enfin pouvoir goûter un repos bien mérité. Dans son wagon, le roi d'Angleterre fait des réflexions analogues. Mais ils sont heureux d'avoir travaillé de tout coeur à l'oeuvre d'apaisement. Dans le coupé qui se dirige vers l'Elysée, dans le compartiment qui roule vers Cherbourg, les deux chefs d'Etat ont conscience d'avoir agi comme de braves gens et ils sourient à des pensées de paix et d'humanité.

* * *

Il y a deux espèces de Parisiens ou plutôt d'habitants de Paris : ceux qui sont de toutes les fêtes et ceux qui ne sont d'aucune.

Parmi ces derniers, on compte des volontaires de l'abstention ; ce sont gens n'aimant pas déranger leurs habitudes, ayant l'horreur des complications, des heures de repas changées, des

galas, des représentations officielles, des invitations sur papier glacé qui obligent de sortir quand on aimerait rester chez soi, du contact avec la foule, du bruit, de la poussière, des cordons de police barrant les rues, des exhibitions de coupe-file. Pour ceux-là, le spectacle des personnages en uniforme avec décorations variées, est sans attrait, et ils se moquent des illuminations, des arcs de triomphe, des guirlandes de fleurs artificielles à travers les rues, trouvant que, plus ça change, plus c'est la même chose, et n'attendant aucune impression inédite comme résultat de l'effort fait par leurs concitoyens. Ceux-là pourraient aller partout et ne vont nulle part.

Et puis, il y a les braves Parisiens, qui voudraient être de tous les galas, de toutes les revues, de toutes les cérémonies, qui éprouvent le besoin de s'emplir les yeux du spectacle des défilés, des cortèges, des voitures conduites par des cochers en tricorne et perruque poudrée, qui vendraient leur âme pour une invitation à une fête officielle et qui n'en reçoivent jamais.

Pour les uns comme pour les autres, les jours consacrés à la réception du roi d'Angleterre sont de ceux qui comptent.

Les premiers ont entouré d'une barrière idéale tout un quartier de Paris allant de la place de l'Opéra à Longchamp, et ne l'ont pas franchie, les autres se sont consolés des dédains de l'autorité en faisant partie de la foule, en stationnant des heures entières pour voir passer la voiture du roi d'Angleterre et les cuirassiers qui l'encadraient, contemplant sans se laisser la façade de l'Opéra, celle du Théâtre-Français ou la porte de l'ambassade d'Angleterre, qui prenaient à leurs yeux la signification mystérieuse du mur derrière lequel il se passe quelque chose.

Ces derniers ont des jouissances qu'ignorent les blasés, les sceptiques, et, comme chacun est maître de prendre son plaisir où il le trouve, on serait mal venu à les chicaner sur ceux que leur a procurés la visite du roi d'Angleterre.

* * *

Depuis longtemps on sait que la Chine est un pays charmant. On a mis de la musique sous cette constatation, et il n'y a plus moyen maintenant de parler de la Chine sans éveiller l'idée du charme qu'elle dégage.

J'ai idée, cependant, que les Européens enfermés en 1900 dans les Légations n'ont pas ressenti tout l'effet de ce charme : les plus belles médailles ont leur revers.

Une nouvelle venue de là-bas vient de nous montrer que l'Asie est le pays des traditions et que les choses s'y passent encore comme du temps d'Esther et d'Assuérus, roi de Perse. Ce n'est pas en Perse, cependant, que l'événement dont je veux parler est survenu, mais en Chine.

Donc, le jeune empereur chinois n'ayant pas d'héritier, l'impératrice douairière a désiré choisir plusieurs filles mandchoues pour être concubines impériales. Le premier de la lune (8 mars) on a fait venir plus de cinq cents filles mandchoues, et elles ont été réunies au palais afin que l'empereur pût faire son choix. Celles qui n'ont pas été agréées ont été réexpédiées le lendemain là d'où elles étaient venues, et rendues à leurs parents. La nouvelle ne dit pas combien de sujettes ont été retenues. Ce détail, cependant, avait son intérêt.

Cette scène ne rappelle-t-elle pas la tragédie de Racine ? L'altière Washi ayant été, par Assuérus, "chassée de son trône ainsi que de son lit."

...il fallut donc chercher

Quelque nouvel objet que l'on pût détacher. De l'Inde à l'Hellaspont ses esclaves coururent. Les filles de l'Egypte à Suse comparurent, Celles même du Parthe et du Scythe indompté Y briguerent le sceptre offert à la beauté.

Et c'est alors qu'Esther, élevée "solitaire et cachée sous les yeux vigilants du sage Mardochee", décrocha la timbale.

Vous vous souvenez de la scène. Esther la raconte :

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus ;
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Il m'observa longtemps dans un sombre silence.
...Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
"Soyez reine", dit-il, et dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa le diadème.

Il est infiniment probable que les choses ne se passèrent pas de cette façon, et que le fier Assuérus, comme l'empereur de Chine, ne choisit pas la